

Anne Le Bihan

Le discours analytique promet-il quelque chose au sujet ?

Le titre de mon intervention a la forme d'une question : le discours analytique promet-il quelque chose au sujet ? Y a-t-il une promesse analytique ? Je retiens comme définition du discours analytique celle que Lacan donne dans *Télévision* : « Le discours que je dis analytique, c'est le lien social déterminé par la pratique d'une analyse ¹. » Lacan porte très haut ce lien : « Il vaut d'être porté à la hauteur des plus fondamentaux parmi les liens qui restent pour nous en activité ². » Cette intervention a aussi la forme d'un parcours, de la dénonciation des fausses promesses à l'annonce d'une promesse tenue, soit du séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* (1960) à *Télévision* (1973).

Ce titre m'est venu alors que nous sortions à peine de ce temps particulier de la vie politique que l'on appelle une « campagne électorale ». Les hommes politiques qui sollicitent les suffrages de leurs concitoyens ne sont pas, on le sait, avares de promesses, de ces promesses dites, justement, « électorales ». Au point qu'accoler l'adjectif « électorales » au mot « promesses » qualifie d'emblée le dire de la promesse de menteur, qui n'engage guère celui qui les énonce. D'où la formule, bien connue, fréquemment appliquée à la sphère politique : « Les promesses n'engagent que ceux qui y croient. » Son cynisme a peut-être quelque mérite, analytiquement parlant.

À la même époque, j'avais entrepris de relire le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* qui articule, précisément, la question de l'éthique de la psychanalyse et de la promesse.

1. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 27.

2. *Ibid.*

L'Éthique de la psychanalyse : un séminaire toujours actuel

Les élaborations de Lacan sur l'éthique de la psychanalyse et l'éthique du psychanalyste dans ce séminaire ne sont pas son dernier mot sur ces questions. Pourtant, les élaborations ultérieures ne rendent pas caducs les termes dans lesquels l'éthique de la psychanalyse est pensée par Lacan dans ces années-là, soit les années 1960, où l'accent porte essentiellement sur le désir. Lacan construit en effet une opposition forte entre deux pôles : le pôle de l'éthique traditionnelle, connectée au bien, et le pôle de l'éthique de la psychanalyse, articulée au désir inconscient, les limites éthiques de l'analyse coïncidant avec les limites de sa praxis.

Ce texte n'est donc pas à mes yeux inactuel. Outre ce que je viens d'évoquer, il tient encore, pour moi, son actualité à d'autres titres :

1. Lacan fait le constat qu'« une part du monde s'est résolument orientée dans le service des biens, rejetant tout ce qui concerne le rapport actuel de chaque homme avec son propre désir ³ » ;

2. Il rappelle que « le passage de l'exigence du bonheur sur le plan politique a des conséquences ⁴ ». Ce passage est historiquement daté. Une de ses conséquences est que la question du bonheur s'articule, dans le moment historique que nous vivons, en ces termes : « Il ne saurait y avoir de satisfaction d'aucun hors de la satisfaction de tous ⁵. » La psychanalyse n'y est pour rien, elle en hérite, et ce moment conditionne la demande faite à l'analyste, qui est demande de bonheur : « C'est dans ce contexte que l'analyse apparaît – sans que nous puissions savoir au juste ce qui justifie que ce soit dans ce contexte – et que l'analyste s'offre à recevoir, c'est un fait, la demande du bonheur ⁶. »

Ce sont autant de traits toujours actuels, il me semble, de l'« œuvre collective », du monde où nous sommes plongés et où l'expérience de la psychanalyse, comme expérience humaine, prend place.

Non seulement ce sont des traits toujours actuels, mais ils se sont encore accentués et renforcés. Le capitalisme triomphant et désormais sans rival fait des sujets toujours plus en mal d'avoir, et il

3. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 367.

4. *Ibid.*, p. 350.

5. *Ibid.*, p. 338.

6. *Ibid.*, p. 338-339.

répond avec des promesses. Ce sont les messages de la publicité, de la science, le message de la politique, ce dernier ayant abandonné la promesse des lendemains qui chantent pour des promesses plus tangibles, plus immédiates, plus sonnantes et trébuchantes.

Ce monde où nous vivons bruit d'innombrables promesses. Sur ce terrain, les nouvelles thérapies, qui arrivent à foison sur le marché, ne sont pas en reste. Elles pourraient faire leur le récent message publicitaire de l'éditeur américain d'une version remaniée du roman de Tolstoï *Guerre et Paix* : « Deux fois moins long, quatre fois plus intéressant, moins de guerre, plus de paix. Et Petya Rostov et le prince Andreï restent en vie. » Soit tous les ingrédients de ce que Lacan appelle, dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, « la voie américaine ⁷ », « la perspective d'un accès aux biens de la terre qui commande une certaine façon d'aborder la psychanalyse et aussi une façon d'arriver chez le psychanalyste et de présenter sa demande ⁸ ».

La promesse comme acte de langage

La promesse est un acte de langage, et la linguistique la traite comme un énoncé performatif, c'est-à-dire qui accomplit l'acte qu'il énonce. Austin classe le verbe « promettre » dans la sous-catégorie des performatifs qu'il appelle les *promissifs* : « Le promissif ne vise qu'une chose : obliger celui qui parle à adopter une certaine conduite. » Promesse oblige, pourrait-on dire, le sujet de l'énonciation.

Austin note cependant que « promettre n'est pas entreprendre, et l'on peut se demander si ces deux actes appartiennent à la même classe ». Il rejoint ainsi le sens commun, qui pressent et perçoit que la promesse, acte de langage qui redouble le message, énoncé qui porte sur un autre énoncé, contient le doute, la suspicion sur la chose promise, et que promettre oblige généralement fort peu. De nombreux adages, dans la langue et la culture, le disent : « Promettre et tenir sont deux », « la promesse a des jambes, seul le don a des mains », « il se ruine à promettre, et s'enrichit à ne rien tenir ».

En l'air, fausse, fallacieuse, vaine, oubliée, trahie, violée sont les qualificatifs qui viennent quasi naturellement s'accoler au mot promesse, dans la vie, la littérature, la mythologie.

7. *Ibid.*, p. 258.

8. *Ibid.*

L'énonciation d'une promesse est, de manière générale, extrêmement problématique. De manière générale, mais beaucoup plus encore si elle vient d'un psychanalyste. Encore n'est-il pas nécessaire qu'une promesse soit effectivement énoncée ou prononcée pour qu'une analyse s'inscrive dans la dimension de la promesse. Cela tient d'abord à l'éthique du psychanalyste, à la position, à la place où se met l'analyste et à la direction qu'il donne à la cure.

La promesse analytique au temps du séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*

Dans ce séminaire, il est beaucoup question de la promesse. J'y distingue deux ordres de la promesse.

1. La dénonciation des fausses promesses et donc la critique d'une certaine orientation de la psychanalyse et des psychanalystes.

Lacan écrit : « À partir de sa technique – c'est sa promesse – beaucoup de choses doivent se résoudre. [...] Beaucoup de choses, mais pas tout ⁹. » C'est ce deuxième membre de la phrase qui me retient maintenant : quel est ce « pas tout » qui ne doit pas se résoudre ? Lacan le dit dans la suite immédiate de cette proposition : « [...] ce en quoi elle nous met à l'affût de ce qui peut se présenter comme une impasse, voire comme un déchirement, nous n'avons pas à en détourner notre regard, quand bien même ce serait tout le résultat de notre action ¹⁰ ».

Le psychanalyste ne doit ni oublier, ni prétendre résoudre ce déchirement de l'homme : « Cette menace, ce déchirement [...] moral de l'homme, nous est-il permis de l'oublier dans la doctrine et la pratique analytiques ? À la vérité, c'est bien ce qui se passe – nous ne sommes que trop portés à l'oublier, autant dans les promesses que nous croyons pouvoir faire que dans celles que nous croyons pouvoir nous faire à propos de telle issue de notre thérapeutique ¹¹. »

Le point de vue inaugural de Lacan n'a jamais varié : c'est celui de la discorde, du « déchirement moral de l'homme ». Ce point de vue commande toute la critique qu'il fera, martelée dans le séminaire *L'Éthique de la psychanalyse*, plus discrète mais toujours audible

9. *Ibid.*, p. 226.

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*, p. 350.

dans *Télévision*, de la conception selon laquelle la visée de l'analyse serait la réconciliation du sujet avec lui-même, avec son partenaire dans le cadre de la pulsion génitale, avec le monde. L'éthique de la psychanalyse, comme éthique du désir, commande de répudier toute « ferveur réconciliatrice ¹² ».

2. Une promesse thérapeutique. Lacan l'énonce sans fard : « À partir de sa technique – c'est sa promesse – beaucoup de choses doivent se résoudre. » Il y a une « efficacité » thérapeutique de la psychanalyse ; la psychanalyse ne dédaigne pas de « guérir », de soulager le sujet de ses souffrances et de ses symptômes. Reprenant une formule de Lacan dans « Variantes de la cure-type », les psychanalystes disent volontiers que la guérison vient « par surcroît ». C'est là reprendre une idée freudienne, maintes fois énoncée. Dans le texte « Théorie de la libido », Freud parle de « gain marginal » : « L'élimination des symptômes et de la souffrance se produit comme un gain marginal. » Mais dans le même temps, Freud réaffirme à de nombreuses reprises que le traitement psychanalytique apporte beaucoup plus de soulagement et d'accroissement durable des forces pour affronter les tâches de la vie que les autres traitements.

Que la psychanalyse soit aussi thérapeutique est somme toute cohérent avec ce que Freud et Lacan exigent du candidat à l'analyse. Celui qui s'adresse à un analyste doit être « un qui souffre ». Pour Freud et aussi pour Lacan, ce « souffrir » est la condition de la recevabilité de la demande d'analyse et, plus encore, la condition de sa possibilité. Toutefois, quant à la guérison, quant à débarrasser le sujet de son symptôme, le psychanalyste ne promet rien. Parce que ce qui le guide, le nom de son désir, est le « non-désir de guérir », qui n'a, pour Lacan, qu'un sens : garder le psychanalyste de se fourvoyer, de s'engager dans la tricherie de vouloir le bien du sujet. L'ordre du bien en effet exclut le désir, relève de l'universel et constitue une voie déjà tracée, antinomique avec la pratique de la psychanalyse, subordonnée au plus particulier du sujet.

Il est encore un autre motif pour que l'analyste s'abstienne de se situer dans le champ de la promesse. Le psychanalyste sait que celui qui vient le voir ne veut pas tout à fait ce qu'il demande, être

12. J. Lacan, « La méprise du sujet supposé savoir », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 335.

débarassé de son symptôme, de sa souffrance. Son symptôme, il y tient et, en un sens, pour les meilleures raisons, puisqu'il est ce qu'il a de plus propre et ce qu'il a inventé pour supporter de vivre.

Enfin, si l'analyste ne promet rien, c'est aussi parce que « la promesse outrepassa sans cesse l'être qu'elle concerne ». Promettre revient à faire l'Autre, et ce faisant à nier la dimension du choix et de la responsabilité du sujet. Ce que le sujet conquiert dans l'analyse tient aussi à lui, de même que ce qu'il fait, à la fin, une fois l'analyse finie, de ce qu'il a conquis. C'est ce dont toute inscription dans le champ de la promesse, qu'elle soit ou non énoncée, fait fi. Je comprends en effet ainsi ce que dit Lacan en 1975 à des étudiants américains : « Être débarrassé d'un symptôme, je ne leur promets rien. Parce que, même pour un symptôme obsessionnel, des plus encombrants qu'ils soient, il n'est pas sûr qu'ils feront effort de régularité pour en sortir ¹³. »

La promesse analytique au temps de *Télévision*

Du côté de l'amour

Ici, la promesse, il me semble, est double : du côté de l'amour de transfert et du côté du savoir. Comme le côté de Méséglise et le côté de Guermantes chez Proust, ces deux côtés se rejoignent.

« Or, le discours analytique, lui, fait promesse ; promesse d'introduire du nouveau. Ce, chose énorme, dans le champ d'où se produit l'inconscient, puisque ses impasses, entre autres certes, mais d'abord, se révèlent dans l'amour.

Ce n'est pas que tout le monde ne soit averti de ce nouveau qui court les rues, mais il ne réveille personne, pour la raison que ce nouveau est transcendant ; le mot est à prendre du même signe qu'il constitue dans la théorie des nombres, soit mathématiquement.

D'où ce n'est pas pour rien qu'il se supporte du nom de transfert ¹⁴. »

Lacan reprend la même idée dans « L'introduction à l'édition allemande des *Écrits* », en la complétant :

« C'est de là que résulte qu'il n'y a communication dans l'analyse que par une voie qui transcende le sens, celle qui procède de la supposition d'un sujet au savoir inconscient, soit au chiffrage. Ce que j'ai articulé : du sujet supposé savoir.

13. J. Lacan, *Scilicet*, n° 6-7, p. 32-33.

14. J. Lacan, *Télévision*, *op. cit.*, p. 49.

C'est pourquoi le transfert est de l'amour, un sentiment qui prend là une si nouvelle forme qu'elle y introduit la subversion, non qu'elle soit moins illusoire, mais qu'elle se donne un partenaire qui a chance de répondre, ce qui n'est pas le cas dans les autres formes ¹⁵. »

Le discours analytique fait donc promesse. C'est une promesse actuelle, actualisée dans le transfert, une promesse déjà tenue donc. Le nouveau que le discours analytique introduit, c'est l'amour de transfert, c'est-à-dire un sentiment qui prend, du fait du transfert, une forme nouvelle, jusque-là inédite, inouïe. Et si cet amour-là est d'une si nouvelle forme, c'est par le partenaire qu'il se donne, un objet lui aussi nouveau, « un partenaire qui a chance de répondre », un psychanalyste.

Cet amour est nouveau aussi de ce « qu'à se traduire du discours analytique, il ne se dérobe pas, comme il le fait ailleurs ¹⁶ ». Il ne se dérobe pas, c'est-à-dire que le psychanalyste n'en fait pas retour à l'envoyeur (sous le nom de contre-transfert), mais le supporte, et supporte d'être dépossédé de sa personne. Il ne se dérobe pas non plus comme il est courant qu'il le fasse dans la vie.

Du côté du savoir

Dans *Télévision*, Lacan récuse la troisième question de Kant que Jacques-Alain Miller lui présente – « Que m'est-il permis d'espérer ? » – et la transforme, pour qu'elle ait un sens, dit-il, en : « D'où vous espérez ¹⁷ ? » Mais surtout, il renvoie la question au questionneur, et lui délivre le sens de sa question : « Vous voudriez savoir ce que le discours analytique peut *vous* promettre, puisque pour moi c'est tout cuit ¹⁸. » Et Lacan de répondre, non pas pour lui, mais pour le questionneur : « La psychanalyse vous permettrait d'espérer assurément de tirer au clair l'inconscient dont vous êtes sujet ¹⁹. » Ici, le discours analytique permet d'espérer un savoir, une élucidation quant au destin que l'inconscient fait au sujet, à son insu.

15. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 557.

16. J. Lacan, *Télévision*, *op. cit.* p. 64.

17. *Ibid.*, p. 67.

18. *Ibid.*

19. *Ibid.*

Un dernier mot

Cette question – y a-t-il une promesse analytique ? – n'est pas pure élucubration théorique. J'en ai eu le soupçon assez tôt. La réalité – l'honnêteté peut-être aussi – commande d'imprimer à cette question un mouvement particulier de torsion, de retour à l'envoyeur. Disons-le donc : je voulais savoir ce que le discours analytique pouvait *me* promettre. Je me suis en effet souvent posé la question, à différents moments de mon analyse, et plutôt *in petto*, « dans mon cœur », qu'à haute voix. C'est ce mouvement même que nous avons observé aux pages 66 et 67 de *Télévision*, que j'ai brièvement commentées, entre Lacan questionné et Jacques-Alain Miller questionneur.

Toute question en psychanalyse a-t-elle ce destin ? Je ne le crois pas. Je pense plutôt que c'est la dimension de la promesse – et de l'espoir – qui décide de ce mouvement de retour de la question sur celui qui la pose.

Dans cet exposé, j'ai parlé essentiellement de la promesse côté analyste. Qu'en est-il côté analysant ? La dimension de la promesse s'installe, comme telle, du côté de l'analysant, sans nécessairement être articulée, avec la mise en place du sujet supposé savoir et l'entrée dans le transfert. Amour et promesse ont partie liée. Mais aussi longtemps qu'ils sont liés, c'est le versant obscurantiste de l'amour de transfert qui domine. Et s'installer dans le champ de la promesse comme telle, rester appendu à la promesse, c'est continuer d'attendre une réponse de l'Autre. C'est pourquoi la fin d'une analyse pourrait être de renoncer à toute promesse. Renoncement qui sera peut-être plus aisé si le sujet analysant a eu la chance de trouver, dans l'actualité du transfert, ce que sont pour lui la psychanalyse et son engagement dans le discours analytique, soit une sortie de l'universel.

Le psychanalyste ne promet rien, n'articule aucune promesse, et ce, nous avons entrepris de le montrer, pour les meilleures raisons. Mais le discours analytique, lui, fait promesse. C'est sans doute la seule promesse vraiment tenue. Une question ici pourtant surgit. Qu'advient-il de cet amour nouveau, de cette promesse tenue, qui se définit strictement de s'inscrire dans le discours analytique, dans cet espace confisqué et nécessaire à l'expérience qu'est la relation

transférentielle, une fois l'analyse finie ? Que l'expérience de l'analyse trouve sa conclusion – ce que Freud appelle « être guéri d'un point de vue théorique » – ou non, à la fin, quel que soit le mode de fin, cet amour doit s'abolir. Mais contamine-t-il, de quelque façon, les amours mondains à venir du sujet et les liens sociaux qu'il nouera avec les autres ? C'est une façon de poser la question de la continuité et de la discontinuité entre l'expérience de la cure et le sujet qui en résulte.